

INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

NOTICE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

M. ANATOLE GRUYER

PAR

M. DE SELVES

MEMBRE LIBRE DE L'ACADÉMIE

Lue dans la séance du 19 novembre 1910.



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

M D CCCC X

INSTITUT.
1910. — 21.

Bibliothèque Maison de l'Orient



165466

NOTICE
SUR LA VIE ET LES TRAVAUX
DE
M. ANATOLE GRUYER

PAR
M. DE SELVES

MEMBRE LIBRE DE L'ACADÉMIE

Lue dans la séance du 19 novembre 1910.

Le 6 mars 1875, vous appeliez parmi vous, Messieurs, mon éminent prédécesseur et, par un de ces élégants éclectismes qui caractérisent la largeur de votre esprit et soulignent le libéralisme de vos idées, vous le faisiez succéder à un homme dont toute la carrière paraissait s'être développée dans un cadre dissemblable du sien.

Aussi, lorsqu'en novembre de cette même année M. Gruyer était appelé à faire l'éloge de M. Pelletier, président de Chambre à la Cour des comptes, pouvait-il se poser la question de savoir s'il possédait la compétence nécessaire. « L'écrivain — disait-il — dont la vie tout

entière a été consacrée à l'étude de l'histoire et de la philosophie des Beaux-Arts, est-il compétent pour parler d'une existence vouée à l'Administration? Qu'est-ce donc quand cette existence, sauf deux années à peine, a appartenu aux Finances? »

Et voilà que de par votre volonté, à la fois si honorable et si indulgente pour moi, c'est un homme dont l'existence a été vouée, sinon aux Finances, du moins à l'Administration, qui est amené, aujourd'hui, à louer devant vous l'écrivain au goût sûr, l'historien des Beaux-Arts que vous avez perdu.

Si j'ai peu qualité pour parler à cet égard de votre regretté confrère et de sa haute valeur artistique, je m'en consolerais, en partie du moins, Messieurs, sachant votre haute compréhension, et me disant que, l'ayant connu, vous l'avez dès lors discerné et apprécié mieux que mes paroles ne sauraient l'évoquer.

Ces lignes me donneront en tout cas l'occasion de joindre ma voix à toutes celles qui se sont déjà élevées pour proclamer l'honnête homme, le noble esprit que fut votre confrère, « parfait modèle à suivre pour la dignité dans la vie et la conscience dans le labeur », dont la devise permanente se résuma en cette phrase : « Toujours faire son devoir, aller droit son chemin. »

La Nature ne se borne pas à répartir diversement entre nous les dons de l'esprit; elle se complait aussi à vouloir qu'ils se manifestent dans des conditions tout à fait différentes.

Tel, dès le début de son existence, a laissé jaillir, comme un trait de lumière, les aptitudes qui feront de lui un

grand savant ou un grand artiste, alors que chez tel autre elles sont restées longtemps ignorées, de ceux qui le fréquentaient comme de lui-même, et il a fallu, après des années parfois, une circonstance particulière pour qu'elles se révèlent et accusent la vraie vocation de celui à qui elles ont été imparties.

Ainsi en va-t-il de ces semences qui, dans une terre vierge, arrivent presque spontanément à l'éclosion, alors que d'autres, produisant des fruits non moins abondants, ont besoin que le sol les recèle plus longtemps.

Votre confrère n'a pas échappé à ces lois, et si pour venir à l'Institut il n'eut point, comme son prédécesseur, à parcourir le long chemin qui sépare la Cour des comptes de l'Académie des Beaux-Arts, il sembla, dès le début de sa carrière, qu'il orientait ses pas vers un autre horizon.

M. Anatole Gruyer naquit à Paris le 15 octobre 1825, comme vous le savez. Après d'excellentes études au collège Rollin, il obtint le diplôme d'ingénieur civil à l'École centrale des arts et manufactures et, en 1850, reçu licencié ès sciences, il entra en qualité de répétiteur de chimie à l'Institut agronomique de Versailles.

Vivement apprécié, il devint bientôt après professeur de chimie et de physique de cet établissement.

Sa voie semblait tracée, lorsque le coup d'État vint apporter dans cette existence, destinée aux sciences, un bouleversement complet.

Vous, Messieurs, qui avez connu M. Gruyer, savez mieux que personne combien grande était la courtoisie de votre confrère et de quel libéralisme parfait toute sa vie s'inspirait.

Très recherché dans le monde pour le charme de ses qualités diverses, il fréquentait chez les Bonaparte aussi bien que chez les d'Orléans, et nul plus que lui n'eut le respect des convictions des autres.

Il pensait que, dans une société civilisée, on peut nouer des rapports, s'apprécier et s'aimer, sans avoir nécessairement la même manière de comprendre toutes choses; et qu'on peut concevoir d'une façon différente le gouvernement des hommes et des nations, sans être inévitablement une canaille et un fripon.

Mais cet homme éminemment libéral, et de la sorte si bien fait pour être compris de vous, Messieurs, était une conscience élevée, indulgente aux autres et sévère pour elle-même jusqu'au plus absolu scrupule.

Il refusa de prêter serment à l'Empire, donna sa démission de professeur et se prépara à partir pour l'Italie.

Ce n'est pas dans le seul domaine de l'Art que les scrupules de conscience de M. Gruyer devaient trouver leur récompense. Sa résolution fut en effet hautement appréciée par une famille où le culte du devoir était aussi en honneur et, en 1854, votre confrère épousait M^{lle} Marie Prévost, dont le grand-père, M. Jacquin, avait été pendant de longues années, de 1812 à 1848, le premier citoyen, le maire de Chantilly.

Cette union lui réservait les plus pures joies de la vie de famille.

Autant que personne il était apte à en goûter tout le charme, et la collection des articles par lui publiés dans diverses revues, que sa fille, M^{me} Aubry, conserve précieusement, avec leurs tendres dédicaces à des êtres chers :

« A ma bien chère fille Marthe »

« A ma femme bien-aimée »

témoigne éloquemment du cœur délicat que fut M. Gruyer.

Parcourant les principales villes d'Europe célèbres par leurs trésors d'art, votre confrère fait un séjour prolongé à Florence et à Rome. Là, sous l'influence des œuvres géniales dont la Ville Éternelle garde le pieux dépôt, son âme s'ouvre à la plus haute compréhension de l'Art, telles ces fleurs jusqu'alors repliées en elles-mêmes, que fait épanouir un chaud et resplendissant rayon de soleil!

Dès ce jour, M. Gruyer va compter parmi les meilleurs critiques contemporains :

A Rome, en effet, il prépare et rassemble les éléments de sa magistrale étude sur Raphaël, œuvre maitresse, où jaillissent dans toute leur splendeur son admiration, son enthousiasme, son culte pour le maître, œuvre écrite dans un style élégant et sévère à la fois, ainsi qu'il convenait à un pareil sujet.

Mieux que moi vous êtes compétents pour apprécier le mérite des *Essais sur les fresques de Raphaël au Vatican*, parus en 1859; aussi me bornerai-je, d'une plume discrète, à les rappeler à votre mémoire, sachant combien votre goût éclairé suffira à en proclamer toute la valeur.

En 1862, dans la *Gazette des Beaux-Arts*, votre confrère publie *le Palais de la Farnésine au Transtévère romain*.

Dans chacun de vous, Messieurs, artistes ou critiques d'art, vit un poète qui, sous des manifestations diverses, séduit et charme nos yeux ou nos oreilles.

Votre confrère en témoigne dans cette publication, où il chante la beauté des ruines somptueuses et des splendeurs

éteintes, et où le dernier mot est encore un hommage à Raphaël :

« Les hommes passent, les trônes s'écroulent, les peuples eux-mêmes changent et disparaissent; seules les œuvres marquées au sceau du génie sont immortelles. Les Chigi, les Farnèse, les Bourbons ont vécu successivement dans ce palais de la Farnésine, mais Raphaël est resté au milieu des ruines, montrant que la jeunesse de l'Art est éternelle et que le génie demeure et triomphe là où la poussière des hommes se dissipe et s'oublie. »

Désormais M. Gruyer est voué au culte de l'Art pur, et si nous le voyons, comme par une réminiscence de sa carrière passée, commissaire de la section française à l'exposition de Londres, chargé d'y étudier l'art au point de vue industriel; ou encore, dans la *Revue des Deux Mondes*, écrire sur l'art et l'industrie du bronze, on peut dire que ce n'est plus qu'un accident de sa vie destiné comme à marquer d'un trait d'union :

L'homme qu'il faillit être;
et celui qu'il était devenu.

Raphaël et l'Antiquité, Les Trois Grâces, le Triomphe de Galatée, furent tour à tour des publications nouvelles, où, une fois de plus, s'affirma le talent de M. Gruyer.

En étudiant alors avec un particulier amour les trois Grâces, il ne se doutait pas que ce tableau, qui était passé de la galerie Borghèse, à Rome, dans la collection de sir Thomas Lawrence, en Angleterre, puis dans la galerie de lord Dudley et enfin dans celle de lord Ward, il lui serait donné de l'avoir plus tard sous ses yeux au musée du château de Chantilly, dont il devait être l'un des conservateurs.

Les conditions de la peinture en France et les peintures murales de M. Hippolyte Flandrin dans la nef de Saint-Germain-des-Près;

Une étude approfondie sur le tableau de Raphaël *le Rêve du chevalier;*

Trois volumes sur les *Vierges de Raphaël* et *Iconographie de la Vierge*, en 1869, mirent M. Gruyer au point culminant de sa carrière littéraire.

Nous touchons, Messieurs, à l'Année Terrible. Un ouragan de fer et de feu s'abat sur notre pays et, dans le désastre de la patrie, sombre le gouvernement de l'Empire, auquel votre confrère avait refusé son serment.

De cette douloureuse et lugubre période, je n'ai point à vous parler : tout jeune alors, j'y ai été trop directement mêlé et elle m'a trop fortement impressionné pour ne pas craindre que des larmes viennent peut-être altérer la netteté de ma plume... Et puis, je suis de la génération de ceux qui estiment qu'il est des choses dont il vaut mieux ne pas parler, mais auxquelles il faut penser toujours.

Où, d'ailleurs, ce sentiment serait-il mieux compris qu'au sein de cette Compagnie, dans laquelle vit une si ardente foi patriotique, et dans laquelle siègent des hommes qui, comme notre grand peintre militaire Detaille, en ont sur la toile, avec leur talent si français, fixé les plus glorieux épisodes; ou ont encore, avec Mercié, dans une œuvre de l'inspiration la plus élevée, qui comptera parmi les chefs-d'œuvre les plus durables, poussé devant le monde ce cri digne et fier, réconfortant aussi, de *Gloria victis!*

La paix conclue, votre confrère semblait tout désigné pour de hauts emplois : il fut, en 1872, nommé inspecteur des Beaux-Arts.

En 1873, la *Gazette des Beaux-Arts* publiait de lui les *Fresques de Raphaël, provenant de la Magliana*, étude minutieuse présentée sous cette forme d'élégance où la technique se mêle harmonieusement à l'image et au pittoresque.

En 1874, M. Gruyer fait l'éloge de M. Beulé, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts. Avec quelle délicatesse et quel tact infinis il entoure alors de regrets et de témoignages de reconnaissance la mémoire de l'homme éminent qui avait été bon pour lui !

Suprême récompense de ses mérites, le 6 mars 1875 il est appelé à l'honneur de siéger parmi vous.

Avoir droit de cité dans cette Illustre Maison, il en caressait l'espoir depuis longtemps déjà.

Qui pourrait en être surpris, de ceux qui connaissent le charme de vos réunions, où la largeur des idées, la noblesse des aspirations, le disputent à la courtoisie et à la cordialité des rapports ?

Vous me permettrez de signaler, non sans un certain orgueil, que ce fut un de mes plus éminents compatriotes qui poussa M. Gruyer à diriger un jour son ambition vers l'Académie des Beaux-Arts.

Ingres, l'une de vos gloires, très frappé par ses études sur Raphaël, estimait en effet qu'il méritait de prendre place dans l'Élite que vous constituez.

Et ainsi la destinée a voulu que ce fût un des grands fils de notre vieille cité Montalbanaise qui ait guidé

vers vous votre confrère, et que ce fût un autre de ses fils qui dît, lorsqu'il vous aurait quitté, l'élévation de son caractère et la grandeur de son talent.

De 1875 à 1877, M. Gruyer se consacra de nouveau à ses études favorites, et l'Histoire de l'Art lui doit cet ouvrage particulièrement intéressant : *Les Œuvres d'art de la Renaissance italienne au temple Saint-Jean (Baptistère de Florence)*. — Les *Portraits de Raphaël par lui-même*; les *Portraits de la Fornarina*, charmèrent plusieurs réunions annuelles des Cinq Académies.

Le Joueur de violon, par Raphaël, puis le livre important dont il constituait un fragment, paru l'année suivante (1881) et intitulé : *Raphaël peintre de portraits* permirent à votre confrère des digressions sur les nombreuses personnalités que peignit le Sanzio.

M. Gruyer, qui en 1879 avait été désigné pour faire partie du Conseil supérieur des Beaux-Arts, s'était vu, le 22 octobre 1881, appelé à remplir le poste de conservateur des peintures au musée national du Louvre. Nul mieux que lui n'était l'homme de la fonction. qu'il dut résigner cependant en 1886.

C'est avec raison que notre distingué confrère, M. Lafenestre, a déclaré que l'incident qui amena son départ du Louvre fut tout à son honneur et « mit une fois de plus en lumière la fermeté de son caractère et la hauteur de sa probité ».

Vous connaissez l'incident : un don de six tableaux avait été fait au musée du Louvre, et avait l'agrément du surintendant des Beaux-Arts de cette époque. En dépit de cet agrément, le conservatoire des musées

nationaux et M. Gruyer à sa tête, estimèrent qu'un certain nombre de ces tableaux ne méritaient pas les honneurs du Louvre; obéissant au seul souci de l'art et de la vérité, ils les refusèrent purement et simplement.

Il n'en coûte pas, Messieurs, aux hommes de réelle valeur, de reconnaître leur incompétence en bien des matières et de s'incliner avec empressement devant la science des autres, à laquelle ils sont heureux de faire appel.

Mais il n'y a malheureusement pas, dans tous les postes, des hommes d'assez grand mérite pour s'avouer qu'ils ne savent pas; il s'en rencontre au contraire parfois pour s'imaginer que la fonction crée la compétence et ne point pardonner à l'imprudent audacieux qui ose mettre en doute un pareil dogme.

Votre confrère l'éprouva; et, alors qu'il avait été décidé, en 1881, pour le musée du Louvre, de séparer la peinture et le dessin en deux conservations, on estima, en 1886, qu'il convenait de les réunir en une seule.

Vous entendez bien que je ne prétends pas résoudre la question de savoir lequel des deux principes, de la double conservation ou de la conservation unique vaut le mieux; je me borne à penser que, résolue en ce moment ainsi qu'elle le fut, la mesure sembla manquer un peu d'opportunité, et beaucoup d'élégance.

Le passage de M. Gruyer à la conservation du musée du Louvre ne fut pas perdu pour l'Art :

En 1888, en séance de l'Académie, il lut une étude sur *Le Corrège au musée du Louvre*; et en 1891 il publia le : *Voyage autour du Salon carré du musée du Louvre*, volume

de luxe et de vulgarisation, où les appréciations savantes sont mises à la portée du profane, afin de le familiariser avec les chefs-d'œuvre de la grande peinture.

Dans la vie de M. Gruyer, on a l'heureuse fortune de constater qu'au lendemain du jour où l'atmosphère semble s'obscurcir, un rayon de soleil paraît bien vite, qui éclaire l'horizon, et témoigne que la période des tempêtes ne saurait s'appesantir longtemps sur lui.

En 1888, en effet, le duc d'Aumale le fait appeler à Bruxelles et lui demande s'il serait disposé à se charger de la rédaction du catalogue des peintures du château de Chantilly; puis, en 1889, il lui confie formellement ce travail.

Voilà dès lors M. Gruyer en face d'une œuvre entre toutes attachante, et en rapport presque constant avec le noble esprit que fut le duc d'Aumale.

Ce Prince, l'Institut de France garde fidèlement le culte de sa mémoire, et votre Compagnie, Messieurs, s'honorera toujours, j'en suis certain, de l'avoir compté parmi ses membres les plus fidèles.

Tout le charme que votre confrère dut goûter dans cette société, je m'en rends pleinement compte moi-même, car, s'il ne m'a pas été donné de connaître et de fréquenter le duc d'Aumale en sa qualité de membre de l'Académie des Beaux-Arts, je me souviens avec un intérêt que le temps a grandi des années durant lesquelles le Préfet de l'Oise, que j'étais, a vécu à côté de l'éminent Président du Conseil général qu'il savait être.

La bonhomie et la simplicité voulue du soldat, alliées à la finesse de l'érudit, du lettré et de l'artiste, marquaient

ses conversations familières d'un attrait que peuvent seuls percevoir ceux à qui il a été permis de les goûter, et qu'augmentait encore ce que l'on sentait exister de noble et de loyal dans le cœur de ce Français, reprochant, un jour solennel, à un maréchal de France d'avoir parlementé avec l'ennemi et lui lançant, alors que pour s'excuser il invoquait qu'aucun pouvoir régulier n'existait plus dans notre pays, cette apostrophe véhémement :

« Monsieur le Maréchal, il y avait toujours la France ! »

Le premier volume de ce catalogue, que M. Gruyer fit paraître en 1896, fut consacré aux écoles étrangères ; le second (en 1898), fut relatif à l'École française.

Entre ces deux ouvrages fut édité le volume illustré des quarante miniatures de Jean Fouquet.

Dans le beau livre consacré à décrire amoureusement cette collection qu'il avait décidé le prince à acquérir, votre éminent confrère semble avoir mis le plus pur de son érudition. Il raconte l'histoire de l'incomparable manuscrit, qui durant plus d'un siècle et demi resta entre les mains des descendants directs d'Étienne Chevalier, trésorier de France, pour qui Jean Fouquet l'avait composé et exécuté.

Puis, nous transportant en plein XV^e siècle, il nous décrit les mérites de ces quarante miniatures, l'admirable ordonnance des figures, les paysages charmeurs dans lesquels se déroulent les apparitions mystiques, les combats, les natiuités, les mises au tombeau, les adorations des mages, les martyres ; tout cela coupé de joyeusetés tapageuses en usage, dès le XV^e siècle, à la cour de France, où nous voyons « les esbattements » de nos aïeux,

festoyant, dansant au son des vielles et des cornemuses, sous les frondaisons vertes « du tant doux pays de France ».

En 1897, à la mort du duc d'Aumale, l'Académie des Beaux-Arts, appelée à nommer un des trois conservateurs institués par le testament, et ratifiant en quelque sorte le choix fait à l'avance par le Prince, désigna M. Gruyer.

Il remplit ces fonctions pendant douze ans, y mettant toute son érudition et tout son cœur, vivant parmi les belles œuvres qu'il aimait et qu'il ne se lassait pas d'étudier

De son cabinet de travail sont sorties des études qui, toutes, répondaient à la pensée du fondateur du musée Condé.

En 1902 paraissait un livre illustré de quarante héliogravures et consacré à cet ensemble de mondanités illustres, au nombre de quatre cent quatre-vingts, dont Carmontelle a dessiné les portraits, et qui font vivre les physionomies les plus attachantes du règne de Louis XV.

Mais sa dernière œuvre, œuvre de pieuse reconnaissance, de ce cœur qui n'oubliait que les injustices et les procédés mauvais, est l'*Histoire de la jeunesse de Louis-Philippe*.

Aucun ouvrage, comme l'a dit notre confrère Lafenestre, n'aurait plu davantage au duc d'Aumale.

En l'écrivant M. Gruyer s'inspirait des sentiments de piété familiale qu'il avait si souvent entendu exprimer.

Ses derniers chapitres :

L'éducation des princes; la fête de la Sauvinière; Valmy; Jemmapes; le voyage en Scandinavie; le mariage

du duc d'Orléans; sa rentrée en France; constituent autant de charmants tableaux où transpire l'expression de la reconnaissance la plus émue.

M. Gruyer ne voulait point s'en tenir là. Soucieux de répondre plus complètement encore à la pensée de celui qu'il considérait comme un grand bienfaiteur, il songeait, après votre grand confrère Paul Dubois, à faire revivre à son tour la noble figure du connétable de Montmorency, que le duc d'Aumale avait fait couler en bronze à l'entrée du château, si merveilleusement restauré par le talent sûr et classique du savant architecte qu'est M. Daumet.

Sur son lit de mort, il y pensait encore, et lisait à sa fille des pages d'un de ses premiers articles sur Charles IX, remarquant les relations étroites qui unissaient ainsi ses premiers et ses derniers travaux.

Votre confrère s'est éteint, entouré des soins délicats d'une fille bien-aimée, après une douloureuse agonie, le 27 octobre 1909, ayant donné les preuves d'une patience et d'une résignation dont son caractère reçoit une auréole de plus.

Il méritait de mourir au milieu du beau cadre qu'avec ses bois, ses pièces d'eau, son château prestigieux, riche écrin de tant de merveilles, Chantilly constitue, le probe écrivain dont toute la vie sans tache avait été consacrée (ainsi qu'il l'avait dit lui-même) à l'étude de l'histoire et de la philosophie des Beaux-Arts.

Et puis dans ce décor, digne d'une féerie, n'était-il pas juste qu'avant que ses yeux se ferment à jamais, son âme tendre revît une dernière fois l'étoile qui avait éclairé

sa route, au temps où, en 1854, il était venu s'unir à M^{lle} Prévost, ne s'éloignant ensuite de ces lieux que pour aller mieux goûter les hautes sensations de l'Art et pouvoir les mieux traduire ensuite.

Amis dévoués, représentants de l'Institut et du musée Condé, MM. Lafenestre, Mézières et Macon lui dirent le dernier adieu; M. Wallon, maire de la commune, lointain successeur du grand-père Jacquin, déposa sur son cercueil le souvenir des habitants de Chantilly.

Et à mon tour modestement, mais bien sincèrement, j'apporte à la mémoire de votre confrère, de l'écrivain distingué, de l'homme de bien qu'il ne cessa d'être, l'expression du plus déférent hommage.

MESSIEURS,

Vous m'avez fait l'honneur de me désigner pour succéder à M. Gruyer et vous avez ainsi causé l'une de mes plus grandes joies.

Vous n'avez certainement pas songé, en m'appelant parmi vous, à récompenser un homme ayant utilement dépensé au service de l'Art le labeur de sa vie, encore moins à attirer dans vos rangs un guide ou une compétence.

J'ai trop conscience de ce que je puis être pour ne pas sentir que tous ces titres me font défaut et ne pouvaient dès lors me désigner à vos suffrages : C'est donc ailleurs que je dois chercher la cause qui a pu me recommander à vous, et je ne la trouve que dans le souci élevé qui vous inspire toujours, et dans la noblesse du but que vous poursuivez.

Vous avez pensé que j'aimais passionnément Paris et que je nourrissais le désir de travailler, avec la plus généreuse ardeur, à tout ce qui peut contribuer à augmenter son patrimoine de richesse et de beauté, patrimoine de richesse et de beauté de la France elle-même.

Vous avez voulu dès lors envelopper celui qui, plus directement, a la main sur le gouvernail de sa nef, d'une atmosphère d'art qui, au milieu des récifs et des tourmentes de la vie de chaque jour, lui permît mieux de discerner la route à suivre; en sorte que votre choix s'est inspiré de l'amour que vous ressentez pour Paris et qu'avec moi vous avez voulu servir.

Je vous en remercie, car l'air pur qui me viendra des hauteurs où vous vous tenez sera vivifiant pour un homme dont l'action se déroule, le plus souvent, dans des régions moins sereines que l'Olympe où réside votre génie.

A une époque où tout se transforme, où disparaissent la plupart des usages et même des idées avec lesquelles ont vécu les générations d'avant; où une vaste démocratie, avec la force et la rudesse, parfois, de ses mouvements, prend possession du pays et en devient maîtresse;

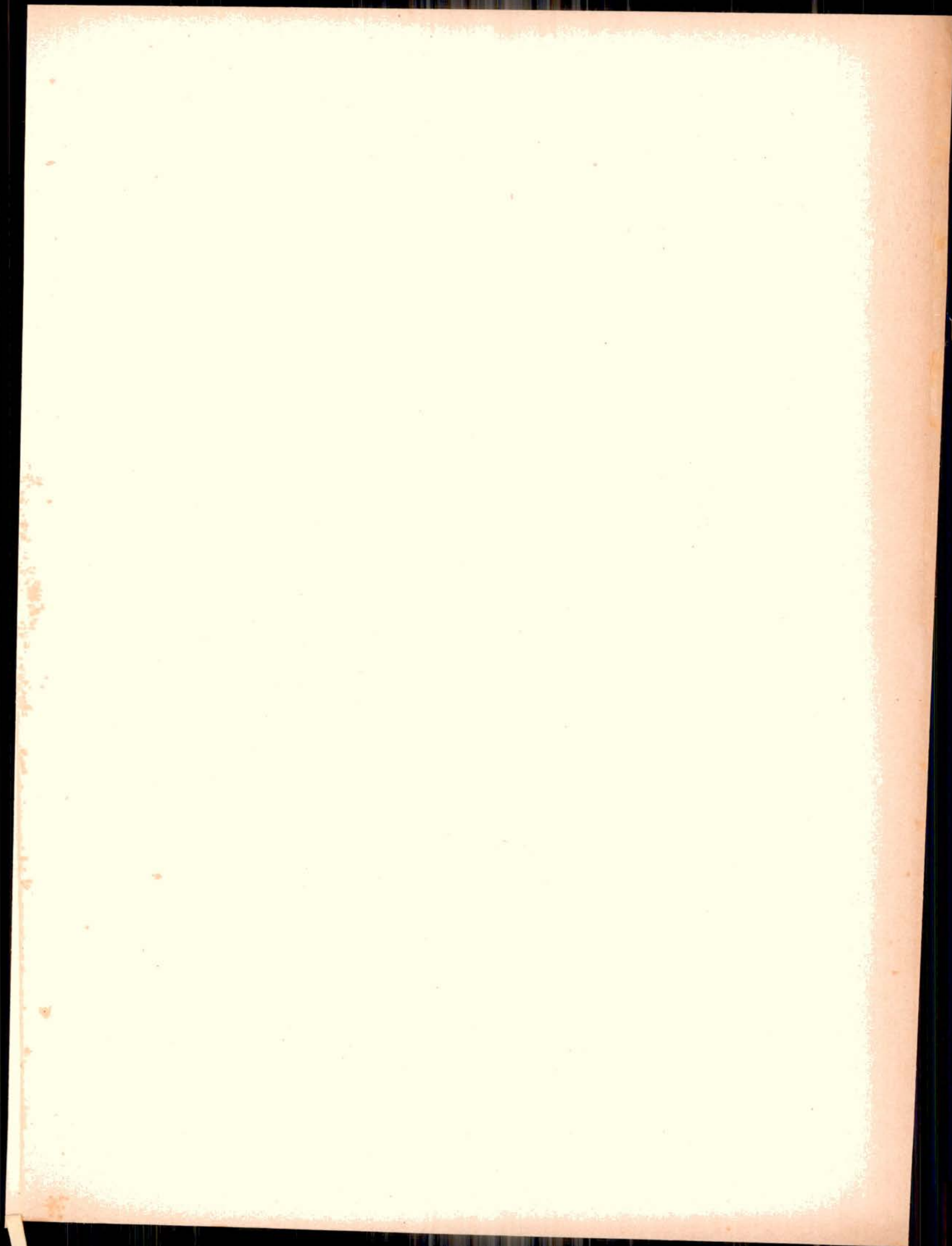
Les hommes qui sentent, qui pensent, et qui aiment ce pays comprennent que certaines institutions, certains foyers de science, d'esprit, d'art et de goût, sont à entourer d'une sollicitude plus particulière, parce que d'eux tombe sur la nation entière cette semence fine et délicate, si bien faite pour notre sol, qui constitue la Civilisation elle-même dans sa resplendissante et bienfaisante splendeur.



1825-1909

Helog Dufrard

Phot. Brauet & Co



MES CHERS CONFRÈRES,

J'ai la douce satisfaction, dans vos rangs, de trouver de précieuses sympathies; et en la personne de votre Secrétaire Perpétuel, si dévoué, dont l'esprit éveillé et la tête fine flattent l'orgueil du cadet de Gascogne que je suis, un ami de toujours.

Croyez que je vous viens n'ayant au cœur qu'un souci :
Celui de servir de mon mieux l'Académie qui m'a appelé à elle; sachant que la servir, c'est encore servir son pays.

